ANDRÉ MIQUEL, AUTEUR DU *VIEIL HOMME ET LE VENT,* AU *SOIR D'ALGÉRIE :*

«Il faut apprendre à connaître les Arabes par ce qu'eux-mêmes ont produit»

«Il est aujourd'hui de plus en plus urgent que l'on se connaisse, car si l'on ne se connaît pas, si l'on ne se reconnaît pas, on va à la catastrophe.»

***Le Soir d'Algérie* : Le titre de votre ouvrage fait référence à l'œuvre d'Hémingway. Que représente pour vous l'auteur du *Vieil Homme et la mer* ?**

André Miquel : Hémingway, dans mon souvenir, m'avait tout à fait emballé parce qu'il était un héros un peu comme celui de Malraux dans *La Voie royale*, ces héros qui cherchent la liberté d'une façon ou d'une autre. Ce qui m'a fasciné chez Hémingway, c'est — jusqu'à la mort — cette recherche de la liberté dans un élément. L'un des trois éléments composant notre monde, l'eau en l'occurrence. J'avais vu une sorte de modèle dans cet homme qui avait traîné ses guêtres un peu partout, écrivain, soldat, aventurier, marin. Mais pour moi, l'eau, ce n'était pas la mer car j'appartiens à un pays, le Bas-Languedoc, qui ne vit pas forcément de la mer sauf en quelques points très isolés sur la côte.

Un pays où la mer offre peu de ressources portuaires et surtout qui a longtemps représenté la menace des barbaresques. Par les hasards de la vie, je suis vraiment un terrien et j'appartiens de plain-pied à ce pays qui s'échelonne en vignes puis en garrigues et en premières pentes du Causse vers les montagnes du massif central. J'aurais donc dû appeler ce livre *le vieil homme et la terre.* Le titre était pris. Alors pourquoi pas *Le vieil homme et le vent*.

Le vent parce que j'ai grandi dans un pays de vent, sous deux vents majeurs, le vent du sud-est, le vent de la mer, que l'on appelle le grec puisqu'il vient du sud-est, qui apporte la pluie, donc qui régénère la terre, et le vent du nord-ouest, la tramontane, qui chasse les nuages une fois qu'ils ont arrosé la terre et qui lui rend sa pureté. D'où le titre, *Le vieil homme et le vent*.

Quelle place occupe le mythe de Majnûn Laylâ dans la poésie arabe et quel retentissement a-t-il eu sur vos travaux et sur votre œuvre ?

Quand mon père est rentré d'Allemagne après une captivité de cinq ans, il m'a demandé un jour si j'avais lu l'adaptation de Tristan et Iseult par Joseph Bédier. Je lui ai dit non, il me l'a achetée et je suis tombé amoureux de Tristan et Iseult. Ce thème m'a suivi tout au long de ma vie. Je l'ai retrouvé plus tard chez Wagner, ce qui m'a donné l'occasion de traduire le livret de Wagner. Un jour, par hasard, j'étais au Collège de France et je cherchais des thèmes de recherche, je me suis dit pourquoi ne pas aller voir du côté de Majnûn, le poète de l'Arabie bédouine du désert, de la deuxième moitié de notre 7e siècle. J'ai découvert que là, s'était créé un mythe ou un thème inépuisable jusqu'à la fin de l'humanité.

Le mythe de l'amour fou. Ce que nous dit Majnûn et ce que nous diront d'autres après lui, c'est que l'amour parfait est impossible et que l'amour impossible est le seul amour parfait. C'est un thème très riche et qui fait l'économie d'une objection possible. On ne vit pas qu'à deux, il y a les autres et il faut bien accommoder cette exigence d'absolu avec les nécessités de la vie sociale et cette part d'amour que l'on doit aussi aux autres. Un seul a fait le pari, c'est Albert Cohen avec *Belle du Seigneur*. Il nous montre deux amants en situation parfaite de s'aimer. Ils y arrivent. Ils se tuent. L'amour parfait à deux seuls est impossible. C'est tout cela que dit Majnûn.

Et à l'époque, c'était une révolution par rapport à la vieille poésie du désert mais aussi par rapport à toutes les autres poésies de l'amour traditionnelles, l'amour de la rencontre, l'amour conjugal. C'est une revendication de l'absolu qui même s'il ne peut être réalisé dans l'amour d'un homme et d'une femme, doit toujours être gardé en mémoire et comme un point d'avenir. Majnûn, cela a aussi été pour moi l'aventure.

Une aventure qui s'est greffée sur un passé de traduction auquel je tiens car c'est par là qu'il est possible de se connaître un peu. En même temps, très précisément pour Majnûn, ce fut l'occasion d'une triple aventure. Celle du livre, de la recherche savante, celle de la traduction avec ma première anthologie de Majnûn et la mise en roman pour le public français avec Laylâ ma raison. Je garde de ces trois ans passés autour de Majnûn et de Laylâ, un merveilleux souvenir. Dans ma carrière d'enseignant et de chercheur, je verrai deux pôles, d'un côté la recherche pure avec les quatre tomes sur les géographes arabes du Moyen-Age et de l'autre, l'aventure de la traduction et du roman à travers Majnûn.

Vous abordez vos travaux sous l'angle de l'aventure. Vous pouvez préciser ce que cela représente pour vous ?

Je me souviens que lorsque je suis rentré du Caire, j'ai été nommé à Aix-en-Provence où j'ai rencontré Georges Duby. Ce fut l'occasion de l'affermissement d'une vocation. Je disais à Duby qu'après mes rêves diplomatiques, je revenais à l'université mais que, pour moi, la recherche devait être inséparable de l'acte d'écriture, qu'on n'avait rien fait si l'on ne pouvait pas être lu par les lecteurs moyens. La littérature érudite est pour les revues savantes entre spécialistes.

Tout le reste et même la recherche, pour moi, devait passer au crible d'une écriture compréhensible par tous et, si possible, attirante. C'est en ce sens que j'ai conçu l'aventure de ma vie de chercheur et d'écrivain.

Dans *Le Vieil homme et le vent*, vous évoquez souvent la prison de façon implicite. Au cours de votre périple dans le monde arabe, y avez-vous été confronté ?

A l'automne 1961, le gouvernement égyptien a emprisonné, entre autres, quatre diplomates dont j'étais. J'étais chargé de mission culturelle française en République arabe unie. Le traité de Zurich avait, en 1959, prévu, sinon tout de suite la reprise des relations diplomatiques entre la France et l'Egypte, l'installation au Caire d'une mission diplomatique chargée de gérer les intérêts français et la réouverture des grands établissements français en Egypte, les lycées, l'Institut d'archéologie du Caire, l'Institut français de Damas et l'Ecole de droit.

Un premier titulaire du poste l'a tenu de 1959 à 1961, puis j'ai été nommé à l'automne 1961 chef de la mission culturelle. Est arrivé ce procès qui a conduit très vite à la déconfiture du gouvernement égyptien, procès monté de toutes pièces. En tout cas en ce qui me concernait, on n'avait rien à me reprocher, aucun écrit, aucune relation douteuse, aucune conversation.

Du mois de novembre au mois d'avril, j'ai donc connu les interrogatoires par les services spéciaux égyptiens et la prison, d'abord au secret absolu, puis lorsque le procès s'est ouvert ce fut une possibilité de communiquer avec mes collègues détenus comme moi. J'en ai tiré un livre, *Le Repas du soir*, paru chez Flammarion. J'ai ensuite été réinvité en

Photo : DR

Egypte pour faire des conférences. Il m'est resté deux choses. Des images qui continuent de temps en temps à hanter mes nuits. Des murs, des pièces étroites, des mains enchaînées, des silhouettes vêtues de noir, le regard du condamné à mort.

La seconde, un théorème : l'innocence est la chose du monde la plus difficile à prouver.

Vous tentez depuis bientôt cinquante ans de faire connaître en France la culture arabe. Pensez-vous qu'elle soit mieux comprise aujourd'hui qu'à vos débuts ?

Non, je suis formel. A une réserve près, la radio qui d'une façon ou d'une autre a joué son rôle. Je crois qu'aujourd'hui il est de plus en plus urgent que l'on se connaisse car si l'on ne se connaît pas, si l'on ne se reconnaît pas, nous allons à la catastrophe. Qu'est-ce qui, dans le monde arabe aujourd'hui, intéresse une certaine presse ? Ou bien la crise ou bien le folklore. J'essaye, depuis bientôt cinquante ans, de faire connaître cette civilisation en ses profondeurs, en ces temps où elle a été grande, généreuse car quand, sur le chemin de la première croisade, nos ancêtres lointains brûlaient les synagogues, il y avait, de l'autre côté de la mer, une civilisation qui protégeait, de droit, les juifs et les chrétiens.

C'est cela que j'ai voulu montrer à mes concitoyens mais aussi aux jeunes, notamment ceux issus de l'immigration. Leur montrer combien leur civilisation était belle et quelles leçons d'humanité et d'humanisme ils ont à recevoir de leurs lointains ancêtres, eux aussi. Il est urgent de faire quelque chose et pour cela de passer par les médias et surtout par la télévision en premier lieu, puisque le magister aujourd'hui, c'est la télévision et non l'éducation nationale et l'université, hélas !

Vous avez publié chez Domens un livre de poésie bilingue arabe-français, *Pour un adieu*. Poèmes conçus en arabe et transposés en français et l'inverse. La poésie permet-elle plus que les autres genres un va-et-vient entre les cultures et les langues ?

Pourquoi suis-je allé à l'arabe ? Un peu par hasard car entré à l'Ecole normale et promis à l'Ecole d'Athènes, je me suis dit qu'il ne serait pas mal de voir de l'autre côté de la Méditerranée. J'ai papillonné. Je suis passé par les affaires étrangères, j'ai été archéologue en Ethiopie puis j'ai fait quatre ans au Quai d'Orsay, je suis allé en Egypte et c'est à mon retour du Caire que j'ai arrêté ma vocation. Pourquoi étais-je allé à l'arabe ? Peut-être moi aussi, au début, par un certain goût du folklore, les images, les palmiers, les minarets, les femmes voilées. Mais un beau jour, je me suis dit, il faut être sérieux et il faut apprendre à connaître les Arabes par ce qu'eux-mêmes ont produit. Il y a eu deux volets, d'une part, les Arabes décrits par

●●●

Bio-bibliographie

André Miquel est né le 26 septembre 1929 à Mèze, dans le sud de la France. Agrégé de grammaire, docteur ès lettres, il a été secrétaire général de la Mission culturelle et archéologique française en Ethiopie en 1955-1956, puis responsable du secteur Afrique-Asie à la Direction générale des relations culturelles et techniques du ministère des Affaires étrangères de 1957 à 1961 avant de diriger la mission universitaire et culturelle française en République arabe unie en 1961 et 1962.

Sa carrière universitaire culmine dans la chaire de langue et littérature arabes classiques qu'il occupe de 1976 à 1997. Entre-temps, il a été administrateur général de la Bibliothèque nationale à Paris et administrateur du Collège de France.

Quelques-uns de ses ouvrages :

***L'Islam et sa civilisation* (VIIe - XXe s.), Paris, Armand Colin, coll. *Destins du monde*, 1968 – couronné par l'Académie française. *Le fils interrompu*, Paris, Flammarion, 1971. *Laylâ, ma raison*, Paris, Le Seuil, 1984. *Au mercure des nuits*, poèmes arabes, Paris, Sindbad, 1989. *Le repas du soir*, Paris, Flammarion, 1996. *Les Mille et une Nuits*, choix de contes traduits (avec J. Bencheikh), 2 vol., Paris, Gallimard, coll. Folio, 1991, T. III 1996. *Majnûn, le Fou de Laylâ*, traduction du Dîwân de Majnûn, Paris, Sindbad, Actes Sud, 2003. *Pour un adieu*, poèmes, coll. Littérature, Ed. Domens, Pézenas, 2008.**

SIGNET

André Miquel, fils du calcaire

André Miquel, arabisant illustre, poète des deux mains, est un des derniers géants de la culture française. Un de ces savants, pétris d'humanisme, érudits, auxquels rien de ce qui doit se savoir n'échappe, à la curiosité tout à la fois poétique, scientifique, littéraire... Pour les savants comme André Miquel, le passage d'une époque à l'autre, d'une langue à l'autre, d'un monde à l'autre est dans l'ordre de la culture, et la culture est dans l'ordre du monde. Spéléologue, diplomate, responsable d'institutions culturelles, professeur, chercheur, il est allé au bout du monde pour revenir, riche de tous ses chemins, dans son village natal auquel il consacre un livre émouvant, un peu son odyssée personnelle.

Une rencontre fera basculer la vie d'André Miquel : celle de Majnun Layla, autrement dit celle du mythe de l'amour fou. Il passera trois années de sa jeunesse à y travailler et, en même temps que cette étincelle qui fait découvrir le feu du monde, il ouvre une porte d'une autre culture, d'une autre langue. Depuis cinquante ans, André Miquel fait connaître la culture arabe à une Europe fascinée par son nombril. Et plus le temps passe, et plus les barrières de l'information tombent, moins on en sait, de cette culture arabe, si l'on excepte ces produits commerciaux formatés dans toutes les langues, dans les mêmes valeurs, les valeurs boursières.

A quatre-vingts ans passés, André Miquel garde l'émerveillement de l'adolescent d'un pays calcaire qui joue avec le vent.

Retour à la source

Dans *Le Vieil homme et le vent*, le voyage auquel nous convie André Miquel a valeur de quête. L'ascension de la montagne équivaut à un cheminement spirituel à la recherche de la paix, porte d'accès à l'immortalité.

Quand le temps est venu, le vieil homme s'en retourne à la terre, celle de son enfance, dans les causses du Lodévois, dans le Midi de la France. Voyage ultime. Lente méditation sur la vie, sur la mort, au rythme des pas du marcheur. La nature est hospitalière et l'homme l'épouse, faisant corps avec la terre, la roche et l'eau. La tentation est grande de se coucher à même le sol et d'attendre le dernier sommeil. Mais le voyage va durer huit jours et le vieil homme ne veut pas mourir seul. Il doit gravir le sentier jusqu'à la crête pour y rejoindre ses fantômes.

Sur les chemins d'un autre âge, des images et des musiques le traversent. Ce sont les lieux, les chants et les phrases musicales qui ont accompagné sa vie. L'Hérault, terre sarrasine, appelle une autre terre, celle où coule le Nil bleu d'Ethiopie. La montée au sommet du Saint Baudille lui évoque Damas et la route vers Bagdad, «la ville du salut», Bassora, Our, Samarra, ... autant de noms aux couleurs de sable du désert, aux musiques des chants d'Orient. Quelques cyprès sur sa route et c'est la Toscane ou bien les cimetières de Gênes, l'allée bordée de tombeaux du pays des grands parents, la villa Médicis et ses jardins, «Rome dans les ocres du matin». Sur les crêtes, sa pensée s'évade jusqu'à la mer où le soleil renvoie à d'autres soleils, l'astre rougeoyant les fenêtres du château des croisés au pays du cèdre ou les vieilles rues du quartier espagnol de La Havane.

Sur les seuils, l'homme rassemble les bribes de son passé : «Mon temps n'est plus que souvenir égrené, capricieux, parcellaire, mais pour autant qu'il lui soit donné de durer, il se nourrit de cette discontinuité même.» La mémoire parfois est torturante quand surgissent les ombres des condamnés. Celle du fils cancéreux mort prématurément, le dernier regard de celui que l'on va pendre dans un pays étranger.

Comme dans toute initiation, il y a une énigme. Elle est posée au gré des rencontres par les chers disparus, relayée par l'enfant et par la vieille femme qui en livre la clé : «Il vous manque encore ce tout petit peu qui fait tout le savoir.»

Les exilés se reconnaîtront dans l'errance du vieil homme : «Partout où je suis passé, j'ai traîné ce pays après moi, comme si je devais, à la fin des fins, même mort ailleurs, le retrouver pour toujours [...] Je fais plus que l'aimer, je le porte.»

André Miquel est un érudit et un poète et ces deux qualités conjuguées nous livrent un ouvrage ciselé comme un travail d'orfèvre. Le titre fait référence à l'œuvre d'Hemingway, *Le Vieil homme et la mer*, mais le regard tourné cette fois en direction de la montagne. Autre référence, *Majnûn, le fou d'amour* au désert d'Arabie, auquel André Miquel, éminent spécialiste de la langue et de la littérature arabes classiques, a consacré ses recherches. Il lui emprunte sa démarche : «Sublimer une vie errante en une quête que Dieu lui-même lui désignait sans lui donner autre chose que les mots du poème.»

Au bout du chemin, la révélation. La réponse à ce questionnement qui le pousse à accomplir son destin : «La patience signe et ferment de ton éternité.»

Pour nous faire don de ces pages, André Miquel a choisi l'éditeur Domens, qui perpétue, dans le sud de la France, l'esprit d'Edmond Charlot. Avec *Le vieil homme et le vent*, le livre retrouve sa vocation première : voie d'accès à la connaissance et chemin de vie.

Meriem Nour

***Le vieil homme et le vent*, André Miquel, éd. Domens, Méditerranée vivante, 2007.**